

Il s'écarta d'elle.

— C'est l'odeur des gaz de combat. Que veux-tu dire par « sortir un peu » ?

Shirl ôta son manteau et Andy la suivit dans la chambre.

— J'étouffais ici, dit Shirl. Alors je me suis habillée et je suis allée dans un de ces restaurants où j'allais autrefois. Chez Curley's. J'ai rencontré des gens que je connaissais. Nous avons parlé et ils m'ont invitée à une soirée. Nous avons regardé les émeutes à la télévision. Personne ne voulait sortir, alors la soirée s'est prolongée. Et voilà.

— C'est tout ce que tu as fait ?

— Andy, tu es fatigué. Pourquoi ne dormirais-tu pas ? Nous pourrions en parler une autre fois.

— Je veux te parler maintenant.

— Mais il n'y a rien d'autre à dire...

— Si ! C'était chez qui ?

— Tu ne le connais pas. Ce n'est pas un ami de Mike. Simplement quelqu'un que je voyais quelquefois dans des soirées...

Il y eut un silence.

— Tu as passé la nuit avec lui ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Bien sûr. Pourquoi crois-tu que je te le demande ? Tu as couché avec lui, c'est ça ?

— Oui.

Le calme de sa voix, la brièveté de sa réponse le surprirent. Finalement il demanda :

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais je n'avais pas d'autre choix. J'avais dîné et bu. Il fallait que je paie. Est-ce que tu me laisserais habiter ici, si je ne couchais pas avec toi ?

IV

Comme personne n'aimait se réveiller avant l'aube, la queue du matin pour la ration d'eau était toujours la plus courte de la journée. Cependant, ce jour-là, il y avait déjà du monde, et Shirl calcula que le temps qu'elle ait son eau, le soleil se serait levé; ainsi les rues seraient sûres quand elle reviendrait. Mme Miles et elle avaient pris l'habitude de se rencontrer tous les jours; la première arrivée réservait une place pour l'autre, et les deux femmes revenaient ensemble. Mme Miles amenait son fils qui semblait toujours avoir la *couache*. La ration d'eau avait été augmentée. C'était une bonne nouvelle, et Shirl essayait de ne pas penser au supplément de poids que cela entraînait. En montant l'escalier, elle eut mal au dos, mais il y aurait assez d'eau pour se laver. On devait rouvrir les points d'eau vers la mi-novembre au plus tard. Ce n'était plus très éloigné maintenant. Ce matin, comme presque tous les jours, elle revenait avant huit heures et, en rentrant dans l'appartement, elle remarqua qu'Andy était habillé et prêt à partir.

— Parle-lui, Shirl, dit-il. Dis-lui bien que c'est de la folie.

Il l'embrassa. Trois semaines s'étaient écoulées depuis leur dispute et en surface les choses n'avaient pas changé. Cependant quelque chose — le senti-

ment de la sécurité, ou l'amour — avait disparu. Ils n'en parlaient pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe?

— Demande à Sol; je suis sûr qu'il sera content de tout te raconter en détail. Mais quand il aura terminé, rappelle-toi bien une chose : il a tort.

— A chacun son opinion, répliqua Sol.

Il étalait de la graisse sur une vieille paire de brodequins militaires.

— Il n'est pas question d'opinion, reprit Andy. On dirait que tu cherches les ennuis. A ce soir, Shirl. Si c'est aussi calme qu'hier, je ne serai pas en retard.

Il sortit et ferma la porte.

— De quoi parle-t-il? demanda Shirl en allant se chauffer les mains auprès du fourneau.

— Il parle des manifestations. Vous avez entendu parler des Lois d'Urgence?

— Celles que des gens appellent le Décret d'Infanticide?

— Oui, il y a des gens qui ont encore un esprit médiéval. Des imbéciles, pour dire la chose en un mot.

— Pourtant, Sol, on ne peut pas forcer les gens à faire quelque chose auquel ils ne croient pas. Beaucoup de gens pensent encore que c'est de l'infanticide. Et puis le contrôle des naissances contredit les lois naturelles, non?

— Mais toute l'histoire de la médecine est l'histoire des violations de la loi naturelle. L'Eglise, aussi bien Protestante que Catholique, a lutté contre l'emploi des anesthésiants sous prétexte qu'il est naturel qu'une femme souffre en accouchant. *Tout* a été un jour en contradiction avec la loi naturelle. Et il en sera du contrôle des naissances comme du reste. Tous les problèmes d'aujourd'hui viennent du fait qu'il y a trop de monde sur terre.

— C'est trop simple, Sol. Les choses ne sont pas aussi claires...

— Mais si, seulement personne ne veut l'admettre. Autrefois, la sélection naturelle se faisait par les maladies, la mortalité infantile. Maintenant les vieillards sont prolongés; beaucoup de bébés vivent alors qu'autrefois ils seraient morts. Maintenant il y a trois naissances pour un décès. Ainsi la population ne cesse de s'accroître. La seule solution, c'est que naissent moins d'enfants. Nous avons déjà le contrôle des décès, il faut le compléter par le contrôle des naissances.

— On ne peut pas faire ça tant que les gens penseront que c'est de l'infanticide.

— Il ne s'agit pas d'infanticide! hurla Sol en jetant ses chaussures par terre. Il n'est pas question d'enfants là-dedans. On ne tue pas ce qui n'a jamais existé. Nous sommes tous arrivés gagnants dans la course ovarienne, et pourtant je n'ai jamais entendu personne regretter le sperme — passez-moi le terme biologique — qui a perdu la course.

— Sol, de quoi diable parlez-vous?

— La course ovarienne. Chaque fois qu'un œuf est fécondé, il y avait deux millions de spermatozoïdes qui nageaient autour en tentant leur chance. Il n'y en a eu qu'un seul qui réussit. Est-ce que jamais personne s'est préoccupé de savoir ce que devenaient les autres? Eh bien, toutes les pilules, stérilets et dispositifs semblables ne font qu'empêcher le gagnant de gagner. Je ne vois pas d'infanticide là-dedans.

— Présenté comme ça, évidemment. Mais si c'est si simple, pourquoi cela n'a jamais été fait?

Sol prit une profonde aspiration, ramassa une des chaussures et se mit en devoir de la polir.

— Shirl, si je connaissais la réponse, je serais sans doute élu président demain. Plus rien n'est simple quand il s'agit de passer aux applications. Chacun a son idée et ne veut pas écouter les autres. C'est toute

l'histoire de l'espèce humaine. Chacun pense, au fond, que ce qui était valable pour grand-père est toujours valable. Quand les Nations Unies ont aspergé les maisons de DDT, au Mexique, il a fallu des soldats pour maintenir la foule. Et pourtant les gens ne voulaient plus ni des moustiques ni de la malaria. Mais ils n'aimaient pas qu'on mette de la poudre blanche sur leur mobilier. Pour faire la moindre chose, il faut accepter de changer, faire un effort, réfléchir, et c'est ce que les gens n'aiment pas faire.

— Pourtant c'est une entrave à la liberté, Sol. Interdire aux gens d'avoir des enfants...

— Mais non! Le contrôle des naissances n'interdit rien. Il propose un choix aux gens, c'est tout. Avoir un, deux ou trois enfants — quel que soit le nombre qui permettra de maintenir la population stable — et donner ainsi sa chance à chacun. Ou bien en avoir quatre, cinq ou six, et les élever dans la misère. Comme maintenant, ajouta-t-il en désignant la fenêtre du doigt.

— Eh bien, si le monde est comme ça, c'est vraiment que chacun est inconscient et égoïste, comme vous le disiez.

— Non; je me fais une meilleure idée de l'espèce humaine. Simplement on ne les a jamais informés. Trop de gens naissent et meurent comme des animaux. J'en veux aux politiciens pourris qui n'ont jamais osé poser le problème, par démagogie et par imprévoyance. C'est ainsi que les hommes ont pillé en un siècle des ressources qui ont pris des millions d'années pour se constituer, et personne n'a écouté tous ceux qui sonnaient l'alarme. C'est ainsi qu'il n'y a plus de pétrole, c'est ainsi qu'il n'y a plus de sols fertiles, c'est ainsi que les arbres sont morts, que les espèces animales se sont éteintes, que l'eau est devenue un poison. Et la seule récompense que nous en avons tirée, ce sont ces sept milliards d'hommes vi-

vant une existence misérable. Alors, je dis que le temps est venu de faire les comptes.

Sol enfilait ses brodequins, les laça puis revêtit un pull épais et une vieille veste militaire mangée aux mitres.

— Où allez-vous? demanda Shirl, un peu déconcertée.

— Je vais chercher les ennuis, comme dirait notre ami Andy. J'ai vécu pendant soixante-quinze ans dans ce pays sans rien dire, comme je l'avais appris à l'armée. Peut-être qu'il y a trop de gens comme moi. Peut-être que j'aurais dû m'y prendre un peu plus tôt, mais je n'avais jamais rencontré une occasion de protester. Aujourd'hui les forces de l'ombre et les forces de la lumière vont se rencontrer. Je vais rejoindre les forces de la lumière!

C'est Andy qui le ramena, tard, cette nuit-là, aidé par deux ambulanciers qui portaient le brancard. Sol était évanoui.

— Il y a eu une émeute. Sol y était. Il a la hanche fracturée. Ça devient grave avec les vieux, dit Andy à Shirl.

Il était fatigué et la regarda gravement tandis qu'on transportait le brancard dans l'appartement.

V

Il y avait une mince couche de glace sur l'eau, et elle craqua quand Billy y plongea le bidon. Il remarqua qu'une autre marche de l'escalier était dégagée. Ils avaient déjà pris beaucoup d'eau, mais le compartiment semblait encore au moins à moitié plein.

— Il y a un peu de glace en haut, mais je ne crois pas que tout va geler, dit-il à Peter en fermant la porte. Il y a encore beaucoup d'eau. Beaucoup.

Il comptait l'eau chaque jour avec soin et refermait la porte comme si c'était un coffre plein de billets. Et pourquoi pas? Cela valait de l'or. Aussi longtemps que le rationnement d'eau durerait, ils en tireraient un bon prix; tout ce qui était nécessaire à leur nourriture et à leur chauffage.

— As-tu pensé à ça, Peter? Nous mangeons cette eau : nous la vendons pour avoir de la nourriture.

Peter regardait fixement la porte et n'eut pas de réaction jusqu'à ce que Bill lui répète la phrase en hurlant. Il secoua la tête d'un air malheureux.

— « Ceux qui font un Dieu de leur ventre... » Je t'ai déjà dit ça, Billy, nous approchons de la fin de la Matière. Si tu convoites les choses matérielles, tu es perdu...

— Et toi? Tu es perdu? Tu portes des vêtements achetés avec cette eau, tu manges, alors?

— Je ne mange que pour voir le Jour, répondit-il avec solennité, en regardant le pâle soleil de novembre. Les Temps approchent, il n'y en a plus que pour quelques semaines; c'est presque incroyable...

Il se leva et sortit. Billy entendit ses pas descendant la passerelle.

— La fin du monde, murmura Billy en plongeant des granulés d'Ener-J dans l'eau. Du baratin, rien que du baratin...

Tout ce que Peter disait avait l'air dingue, mais cela pouvait bien être vrai, après tout. Peter pouvait le prouver, par la Bible et les autres livres. Il ne les avait pas là mais il pouvait en réciter des passages par cœur. Et pourquoi ce ne serait pas vrai? Après tout, le monde n'avait pas toujours été ainsi. Alors, il devait bien y avoir une raison. Si le Jour de l'An était le Jour du Jugement...

— C'est une idée idiote, dit-il à voix haute.

Mais il tremblait.

Pourtant les choses n'allaient pas si mal. Il avait deux pulls et une vieille veste qui lui tenaient très chaud. Et ils mangeaient bien. L'achat des cartes d'alimentation avait été coûteux, mais cela valait la peine. Ils avaient de pleines rations maintenant. Et puis il avait pris du LSD au moins une fois par semaine. Le monde n'allait pas finir avant longtemps. Au diable toutes ces histoires. Il alla vers la porte.

— J'ai préparé à manger, Peter, dit-il en se penchant.

Un visage étrange, couvert d'une barbe hirsute, le regardait.

— Descendez de là! cria Billy.

L'homme murmura quelque chose entre ses dents. Il portait une pièce de métal aiguisée dans une main et un fusil dans l'autre.

— Bettyjo! cria-t-il.

Billy dut se baisser pour éviter un projectile qui

frappa la tôle du bateau. Il remarqua une femme à la chevelure blonde qui se tenait en bas.

— Vas-y, Donald! disait-elle, grimpe!

Un autre homme, aussi sale et chevelu que le précédent grimpait de l'autre côté du bateau. Billy comprit qu'il ne pouvait garder les deux côtés à la fois. Il appela Peter et lança de toutes ses forces une barre de métal vers le premier attaquant. L'homme recula un peu, le visage en sang. Cependant l'autre arrivait, et Billy dut reculer à son tour. Peter était en bas, tenant la femme à distance à l'aide de son morceau de tube. Il ne pouvait être d'aucune aide. Billy le rejoignit.

Les deux hommes les regardèrent sans rien dire. Ils avaient fait leur travail. Ils étaient en possession du bateau.

— Il faut partir, dit Peter en posant sa main sur l'épaule de Billy. Ils sont forts, ils ont le bateau maintenant, et aussi l'eau. Et ils sont assez malins pour le garder. En tout cas, Bettyjo le gardera. Je la connais. Cette créature du démon offre son corps à chacun d'eux, et ils feront ce qu'elle veut. C'est une prostituée de Babylone, et...

— Il faut que nous revenions!

— ... elle nous montre que nous devons aller au Grand Babylone, là-bas, au-delà du fleuve.

Billy se mit à trembler.

— Viens, dit doucement Peter. Il n'y a plus place pour nous. Je sais où nous pourrions nous cacher à Manhattan.

— Je ne veux pas aller là-bas, dit Billy, se souvenant de la police.

— Il le faut. Nous y serons en sécurité.

Billy le suivit à pas lents. Pourquoi pas? Les flics avaient dû oublier tout ça depuis longtemps. Cela pourrait être bien, surtout si Peter connaissait un endroit. S'il restait ici, il serait seul. Et il avait encore plus peur de la solitude que de la police. Aussi long-

temps qu'ils resteraient ensemble, ils se débrouilleraient.

Ils étaient au milieu du pont de Manhattan quand Billy réalisa que l'une de ses poches était déchirée.

— Attends! dit-il à Peter. (Il chercha fébrilement dans ses vêtements.) Je les ai perdues, dit-il en s'adosant à la rambarde. Les cartes d'alimentation. Elles ont dû tomber dans la bagarre. Peut-être que c'est toi qui les as?

— Non. Tu les as prises pour chercher l'eau hier. Ça n'a pas d'importance.

— Pas d'importance!

Il faisait froid. Ils durent se remettre en marche. Peter suivait Billy.

— Où allons-nous? demanda Billy alors qu'ils s'avançaient dans Division Street.

On aurait dit qu'il faisait plus chaud maintenant qu'il y avait du monde.

— Nous allons aux parkings. Il y en a beaucoup, dit Peter.

— C'est de la folie, ils sont pleins, ils sont toujours pleins.

— Pas à ce moment de l'année, c'est trop dur pour les vieux et les invalides.

Billy n'avait vu les rues pleines de voitures que sur des écrans de télévision. Pour lui, c'était de l'histoire et donc inintéressant. Les parkings avaient toujours fait partie de son environnement. C'était quelque chose d'absurde, de baroque, mais cela ne l'avait jamais choqué.

Lorsque la circulation des voitures devint rare, on ne sut que faire des centaines de parkings qui couvraient la ville. Ils se remplirent peu à peu de carcasses de voitures, les unes déposées par la police et les autres abandonnées par des particuliers. C'est ainsi que chaque parking était devenu un petit village où les gens vivaient en voiture. Aussi inconfortables

qu'elles fussent, c'était mieux que la rue. En général chaque voiture était occupée, mais en hiver, il y avait souvent des places laissées par les décès.

Ils commencèrent par le parking de Seward Park mais furent rapidement chassés par une bande d'adolescents armés de briques et de couteaux. En descendant Madison Street, ils remarquèrent que l'ancien parc La Guardia avait été démoli et était maintenant rempli de vieilles voitures. Il n'y avait pas d'adolescents agressifs, mais une population à l'air maladif et désespéré. La plupart des voitures étaient surmontées d'une cheminée crachant une fumée grasse.

— Celle-ci a l'air assez bien, dit Billy en montrant une vieille Buick sans roues.

Toutes les portières étaient verrouillées et les glaces recouvertes d'une épaisse couche de givre. Billy monta sur le toit et à l'aide du tube de Peter qui, tout au long du chemin lui avait servi de canne, il réussit à faire glisser le toit ouvrant.

La lumière grise tomba sur le visage et les yeux grands ouverts du vieillard. Dans sa main crispée il tenait un objet étrange : un bout de fer recouvert de corde tressée. Il était mort.

Ils eurent du mal à le hisser par-dessus le toit. Ils récupérèrent sa carte d'alimentation et Peter alla le porter dans la rue, pour qu'il soit trouvé par le Service sanitaire, tandis que Billy montait la garde. Il tenait la barre de fer dans sa main, prêt à en faire usage si quelqu'un venait à lui disputer l'occupation de leur nouvelle maison.

VI

— Eh bien, ça a l'air bon, dit Mme Miles en regardant l'employé du Service du Rationnement qui tendait un petit paquet à Shirl. Il y a quelqu'un de malade dans votre famille?

— Où est le vieux paquet? demanda l'employé. Vous savez que vous ne pouvez rien avoir sans retourner le vieil emballage; et trois dollars.

— Je m'excuse, dit Shirl en prenant dans son sac une enveloppe de plastique qu'elle lui donna en même temps que les trois dollars.

L'homme grogna quelque chose entre ses dents, inscrivit une marque dans son registre et appela le suivant.

— Oui, c'est Sol, dit Shirl à Mme Miles, il a eu un accident. Il partage l'appartement avec nous et il doit bien avoir plus de soixante-dix ans. Il a une fracture de la hanche et ne peut pas sortir de son lit. C'est pour lui.

— Des flocons de viande, ça a vraiment l'air bon. Comment les cuisez-vous?

— J'en fais de la soupe; c'est plus commode à manger. Sol ne peut même pas s'asseoir.

— On devrait le mettre à l'hôpital, surtout s'il est vieux.

— Il était à l'hôpital, mais il n'y a plus de place.

Quand on a su qu'il avait un appartement, ils ont pris contact avec Andy et lui ont demandé de ramener Sol.

Shirl réalisa que pour la première fois Mme Miles était sans son fils.

— Comment va Tommy?

— Ni mieux, ni pire. La *couache* est stationnaire. Mais il faut qu'il reste à la maison tant que le temps est froid. Je n'ai pas assez de vêtements pour tous les gosses, surtout que Winny va à l'école tous les jours. Elle travaille bien. Elle a presque fini ses trois ans. Ça fait longtemps que je ne vous ai vue au point d'eau.

— C'est Andy qui y va; moi je reste avec Sol.

— Vous avez de la chance d'avoir quelqu'un de malade; comme ça, vous pouvez avoir une ration. Cet hiver, ce sera des crackers et de l'eau pour tout le monde. C'est sûr.

De la chance? Shirl réfléchit en regardant le sombre bureau du Service des Rations Spéciales. La pièce était divisé en deux par un comptoir. D'un côté les employés piochant dans leurs rayons à moitié vides, de l'autre la queue des gens résignés : des diabétiques, des invalides, tous ceux qui souffraient de malnutrition et enfin les nombreuses femmes enceintes. Ils avaient de la chance?

— Qu'est-ce que vous allez faire à diner demain? demanda Mme Miles.

— Je ne sais pas; la même chose que d'habitude. Pourquoi?

— Il va peut-être neiger. Nous allons avoir un Thanksgiving blanc comme lorsque j'étais petite fille. Je vais faire du poisson. Demain, c'est le jeudi vingt-cinq novembre. Vous aviez oublié?

— Je crois que oui. Depuis que Sol est malade, j'ai la tête à l'envers.

Elles sortirent. Elles marchaient la tête baissée

pour se protéger du froid et, au coin de la Neuvième Avenue et de la Dix-neuvième Rue, Shirl se cogna contre une femme qui venait en sens inverse.

— Je suis désolée. Je ne vous avais pas vue...

— Vous n'êtes pas aveugle, dit l'autre femme.

Ses yeux s'écarquillèrent en regardant Shirl.

— Vous!

— Je vous ai dit que j'étais désolée, madame Haggerty.

Elle essaya de passer son chemin, mais la femme se mit en travers du trottoir.

— Je savais bien que je vous retrouverais, dit Mme Haggerty triomphalement. Je vais vous faire un procès. Vous avez volé tout l'argent de mon frère, et toutes les factures. J'ai dû vendre le mobilier pour les régler.

Shirl se souvint de toutes les douches qu'avait prises Andy. Quelque chose dut se voir sur son visage car Mary Haggerty se mit à hurler.

— Ne vous moquez pas de moi! Quand on est comme vous, on ne se moque pas d'une femme honnête. Tout le monde sait qui vous êtes...

— Fermez ça! dit Mme Miles en la giflant. Personne ne parle sur ce ton à une amie à moi!

— Vous ne pouvez pas faire ça...

— C'est déjà fait, et je continue si vous ne disparaissiez pas!

— Ce n'est pas votre affaire. Et vous entendrez parler de moi d'ici peu!

Mme Miles cracha par terre tandis que Mary Haggerty s'éloignait.

— Je suis désolée pour vous, dit Shirl à Mme Miles.

— C'est un plaisir. Je l'aurais volontiers étranglée.

Les deux femmes se quittèrent au pied de l'immeuble, et, quand Shirl rentra dans l'appartement, Sol la prévint qu'il ne voulait plus entendre parler de ces flocons de viande.

— Vous ne devriez pas dire ça, c'est de la vraie viande. Exactement ce dont vous avez besoin. Voulez-vous un verre d'eau?

— Non, ça va, répondit-il aigrement.

Un accès de toux le prit, le laissant pâle et haletant. Il était dans son lit, couvert de coussins et d'un édredon. On ne pouvait voir que son visage. Sa colère sembla s'être calmée en même temps que sa toux.

— Je suis désolé d'être si ronchon. C'est simplement parce que je n'ai pas l'habitude de rester au lit.

— La soupe est prête.

— Non, pas maintenant, je n'ai pas faim. Peut-être vous pourriez allumer la télévision — non, pas la peine. Aux informations, ils ont dit que les Lois d'Urgence allaient finalement passer. Mais je n'y crois pas. Il y a trop de gens qui s'en fichent, alors il n'y a pas de véritable pression au Congrès. Je crois que ce sont surtout les Catholiques qu'il faut blâmer; ils ne sont toujours pas convaincus de la nécessité du contrôle des naissances.

— Sol, s'il vous plaît, ne soyez pas anticatholique. La famille de ma mère...

— Je ne suis antirien du tout, mais votre Eglise a pris publiquement position contre toute forme de contrôle des naissances.

— Mais ils commencent à y penser...

— Splendide! Ils ont trente-cinq ans de retard. C'est trop tard. Le monde est déjà parti pour l'enfer, et nous avec.

— Est-ce que vous n'exagérez pas un peu? On ne peut pourtant pas tout mettre sur le compte de la surpopulation.

— Si. Le charbon qui était supposé pouvoir durer des siècles a été complètement épuisé car tout le monde a voulu se chauffer. Il en est de même pour le pétrole, il en reste si peu, qu'on ne l'utilise plus qu'à la fabrication du plastique. Et les rivières, qui les a

polluées? L'eau, qui l'a bue? Les sols, qui les a détruits? Que nous reste-t-il? Des carcasses de voitures, c'est tout. Tout le reste a été utilisé; il ne nous reste plus que deux milliards de carcasses de voitures. Un jour nous avons possédé le monde, mais nous l'avons dévoré et brûlé. Autrefois les prairies étaient couvertes de buffles, c'est ce que je lisais dans mes livres de classe quand j'étais gosse, mais je ne les ai jamais vus car, déjà à cette époque, ils avaient été transformés en beefsteaks. Mais cela n'avait pas impressionné les gens. La disparition des baleines, des oiseaux migrateurs, les milliers d'espèces éteintes, tout cela ne les a pas plus impressionnés. Dans les années cinquante et soixante, on parlait beaucoup de la purification de l'eau de mer, de la fertilisation des déserts et de tout ça. Mais on n'a fait qu'en parler.

— Vous avez raison, Sol, pourtant, ne croyez-vous pas que c'est un peu tard pour se demander ce que les gens auraient dû faire il y a cent ans?

— Quarante ans.

— Mais que pouvons-nous faire maintenant? C'est cela qui est important.

— Oui, vous avez raison, peut-être que je vis dans le passé, mais j'ai de bonnes raisons. Les choses étaient mieux à cette époque, et c'est demain que commenceront les drames. Alors, au diable les soucis. Il y avait la France, un grand pays moderne, une terre de culture, de civilisation. Seulement ils avaient une loi interdisant le contrôle des naissances, et c'était un crime pour les médecins de parler de contraception. Le progrès! Les faits étaient pourtant clairs pour celui qui se serait donné la peine de les examiner. Les écologistes disaient qu'il fallait changer nos habitudes, sinon nos ressources s'épuiseraient. Elles sont épuisées maintenant. C'était déjà presque trop tard à l'époque, mais quelque chose aurait pu être tenté. Toutes les femmes demandaient des infor-

mations sur le contrôle des naissances afin de pouvoir garder un nombre raisonnable d'enfants. Mais tout ce qu'elles obtenaient, c'étaient des discours et pas de décisions. Les enfants, l'amour et le sexe sont probablement les choses les plus importantes et les plus mystérieuses de l'humanité; et ainsi toute discussion ouverte est impossible. Il n'y en n'a jamais eu. Et maintenant nous sommes en 1999. Quel siècle! Dans quinze jours le nouveau siècle commence... Et ça m'est égal. Je ne serai pas là pour le voir.

— Sol, vous ne devriez pas dire ça.

— Pourquoi pas? J'ai une maladie incurable : mon âge.

Il recommença à tousser, plus longuement cette fois-ci. Shirl vint lui remonter ses oreillers.

— Vous êtes brûlant. Vous avez de la fièvre?

— De la fièvre? Une pneumonie, oui!

— Mais non!

— Si. Inutile de se cacher la vérité. Maintenant, soyez gentille et buvez votre soupe. Je n'ai pas faim. Je vais faire un petit somme.

Il était plus de sept heures du soir quand Andy revint. Shirl reconnut ses pas et l'accueillit en lui faisant signe de se taire. Ensuite elle le conduisit dans l'autre pièce.

— Comment se sent-il? demanda Andy en débouonnant son manteau trempé. Quelle soirée : pluie et neige mélangées.

— Il a de la fièvre. Il dit que c'est une pneumonie. Que pourrions-nous faire?

— Est-ce qu'il tousse?

Shirl secoua la tête en signe d'assentiment. Andy ouvrit la porte pour écouter la respiration de Sol, puis la referma silencieusement et remit son manteau.

— Ils m'avaient prévenu à l'hôpital. C'est le risque, avec les vieillards qui restent couchés. J'ai des antibiotiques. Nous allons lui en donner, puis j'irai en

chercher d'autres à Bellevue. Il faudrait qu'il soit sous une tente à oxygène. Je demanderai s'ils ont de la place pour lui.

Sol s'éveilla à peine en avalant ses médicaments. Sa peau était brûlante. Il était encore endormi quand Andy revint, moins d'une heure après. Son visage était inexpressif; exactement ce qu'elle pensait devoir être son expression professionnelle. Cela ne pouvait dire qu'une seule chose.

— Il n'y a plus d'antibiotiques. A cause de l'épidémie de grippe. Même chose pour les lits et les tentes à oxygène. Tout est complet...

— Ce n'est pas possible, ils ne peuvent pas faire ça. Il est très malade. C'est de l'assassinat!

— Si tu allais à Bellevue, tu verrais qu'on a l'impression que la moitié de la ville est malade. Ils ne laissent plus rentrer que les enfants.

Il lui prit la main.

— Nous allons faire tout ce que nous pouvons pour lui. Il reste encore quatre comprimés. Maintenant va dormir. Tu finiras par tomber malade, toi aussi, si tu ne fais pas attention.

VII

— Je ne veux plus en entendre parler! hurla Billy. Mais Peter continuait à discourir, comme si Billy n'avait rien dit.

— ... « et j'ai vu un ciel neuf et une terre nouvelle : car le ciel et la terre avaient passé; il n'y avait plus d'océan », c'est ce qui est écrit dans la Révélation. La vérité est là, si nous la cherchons. Une révélation, un regard sur le futur...

— LA FERME!

Cela n'eut aucun effet; la voix monotone continua, accompagnée par le vent qui pénétrait de partout dans la vieille voiture.

Billy avait dormi un peu avant que la voix bourdonnante de Peter ne le réveille. Il était sûr maintenant que le vieillard n'avait plus sa tête à lui. Il parlait tout seul la plupart du temps, et Billy se sentait mal à l'aise, enfermé comme il l'était à l'intérieur du véhicule poussiéreux et mal aéré. Il baissa la glace de son côté et aspira un peu la fraîcheur de l'air. Il sentit quelque chose de frais lui effleurer la bouche et, se penchant, il aperçut les flocons de neige qui descendaient lentement vers le sol.

— Je sors, dit-il en refermant la vitre.

Peter n'eut aucune réaction.

— Je sors. Ça pue ici.

Il attrapa le poncho qu'il avait confectionné avec la housse des sièges et passa sa tête dans l'ouverture.

— Ça pue ici, tu pues; tu n'es qu'un vieux dingue.

Il sortit en claquant la portière. On n'entendait que la chute lente des flocons de neige. Il se dirigea vers Canal Street puis tourna à l'ouest vers Hudson River. La rue était étrangement vide. Il devait être très tard. De loin en loin, on entendait le roulement de quelques rares vélo-taxis. Il s'arrêta dans le Bowery pour regarder un convoi de cinq charrettes entouré de gardes armés. Cela devait être quelque chose de valeur. Sans doute de la nourriture. Immédiatement son estomac vide le fit souffrir, et il dut se tenir le ventre à deux mains. Cela ferait bientôt deux jours qu'il n'avait pas mangé. Quand il arriva à Elizabeth Street, il regarda la pendule de la façade du local de la Communauté chinoise. Il était un peu plus de trois heures du matin. Il ne ferait pas jour avant trois ou quatre heures. Cela lui donnait le temps d'aller au nord de la ville et d'en revenir.

En marchant, il n'avait plus froid, mais plus il marchait, plus il avait peur. Il essayait de se persuader que les flics avaient oublié son affaire. Cela faisait quatre mois maintenant. Tant qu'on ne le verrait pas, il était en sécurité. Il était déjà allé deux fois auparavant dans le nord de la ville, mais dès qu'il était arrivé près de son ancien quartier, il avait rebroussé chemin. Aujourd'hui c'était différent, la neige faisait comme un mur autour de lui. Il irait au Colombia Victory, descendrait à l'appartement et les réveillerait. C'était sa famille, ils seraient heureux de le voir. Il leur dirait qu'il est innocent. Et il y aurait à manger. Et des vêtements. Il prendrait cette vieille paire de chaussures qui appartenait à son père. Il n'y avait pas de risque, personne ne saurait qu'il était venu. Il ne resterait que quelques minutes, une demi-heure au maximum.

A la Vingtième Rue, il traversa le viaduc et se dirigea vers le quai Soixante et un. Les entrepôts étaient pleins de monde et il n'osa pas les traverser. Mais une échelle grimpait le long des toits et ainsi il pourrait passer de l'autre côté sans que personne ne le voit. Il commença à monter en tremblant à la pensée de cette eau glaciale où il trouverait sans doute la mort. C'était le moyen le plus long pour arriver au Colombia Victory. Il se rassura en pensant que c'était sans doute le plus sûr. Il n'y avait personne en vue quand il mit enfin le pied sur le pont du bateau.

Il comprit alors que tout irait bien. Plutôt que de passer par le couloir et frapper à la porte, il décida de faire le tour et d'aller s'annoncer au hublot de la chambre. Il frappa au carreau.

— Qu'est-ce que c'est? Qui est là? chuchota sa sœur aînée.

— *C'est ton frère*, répondit-il en cantonnais. *Ouvre la porte et laisse-moi entrer.*

VIII

— C'est si cruel! Je me sens coupable à l'égard de Sol.

— Il ne faut pas, dit Andy en embrassant Shirl. Il était vieux et sa vie a été bien remplie. De toute façon il n'aimait pas le monde d'aujourd'hui.

— Mais cette mort est tellement inutile... S'il n'avait pas été à cette manifestation...

— Allons! Shirl, ce qui est fait est fait.

Il se leva et alluma le feu tandis qu'elle s'habillait. Ensuite il passa dans l'autre pièce pour s'assurer qu'il avait bien fait disparaître toutes les affaires de Sol. Les vêtements étaient dans l'armoire. Les livres aussi. Il ne restait plus que le lit. Dans quelques jours il commencerait à vendre tout au marché aux puces; ainsi pendant quelque temps ils mangeraient mieux, mais il ne fallait pas que Shirl sache d'où venait l'argent.

Il savait bien que Sol lui manquerait. Il y a sept ans, quand il s'était installé, ils se connaissaient à peine, mais peu à peu, malgré la différence d'âge, ils étaient devenus très proches.

Andy alluma la télévision; l'image d'une fontaine bouillonnante apparut sur l'écran. Andy n'aimait pas du tout ce genre de musique mais il savait que Shirl l'aimerait.

— Cela ne te donne pas soif, toute cette eau écla-boussante? demanda-t-il.

— Ça me donne surtout envie d'une douche.

— Tu n'aimerais pas prendre le train et faire un pique-nique aujourd'hui?

— C'est une blague?

— Non, pas du tout. Il fait déjà dix, dehors, et je suis sûr que la température va encore monter. Il faut en profiter. Quand il fait ce temps-là à New York en décembre, cela veut dire qu'il neigera peut-être demain. Nous ferons des sandwiches avec le reste de la pâte de soylent. Le train part à onze heures.

— Alors tu es sérieux?

— Bien sûr! Je t'ai raconté le voyage que j'ai fait la semaine dernière : le train va jusqu'à Croton-on-Hudson. Il paraît que là-bas il y a encore de véritables arbres. Nous pourrions y déjeuner. Qu'est-ce que tu en penses?

— Je dirai que ça a l'air d'un rêve. Je ne suis jamais allée aussi loin depuis mon enfance. Quand partons-nous?

— Aussitôt après notre petit déjeuner. J'ai mis la purée de céréales à chauffer, et tu devrais même voir si ça ne brûle pas.

Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue aussi souriante depuis l'été dernier. Il s'arrangea pour la faire asseoir le dos à la bicyclette de Sol. Elle ne devait pas voir quelque chose qui lui rappelle ce qui était arrivé. Elle était heureuse, et il ne fallait pas lui gâcher sa journée.

On frappa à la porte au moment où ils emballaient les sandwiches.

— Le coursier, dit Shirl, j'en étais sûr! Ils vont te forcer à travailler aujourd'hui...

— Non, ce n'est pas ça. Grassy ne reviendrait pas sur sa promesse. Et d'ailleurs, ce n'est pas la façon de frapper du coursier.

Avec un sourire contraint, Shirl alla ouvrir la porte.

— Tab! Vous êtes le dernier que... Entrez, je suis si heureuse de vous voir! C'est Tab Fielding, dit-elle à Andy.

— Bonjour, mademoiselle Shirl. Je suis désolé. Ce n'est pas une visite d'amitié... Vous devez bien comprendre que je dois accepter le travail qu'on me propose... Il faut que je nourrisse ma famille.

— Qu'essayez-vous de dire? demanda Andy.

— Pas de baratin! dit l'homme qui se tenait hors de vue derrière Tab. (Il avait une désagréable voix du nez.) J'ai la loi pour moi. Je vous ai payé. Montrez-lui l'ordre!

— Je crois que je commence à comprendre. Ne reste pas devant la porte, Shirl. Entrez, Tab, nous allons parler.

Tab s'avança, et l'homme qui était derrière lui essaya de rentrer aussi.

— Vous n'allez pas entrer sans moi!

Andy lui ferma la porte au nez.

— Je regrette que vous ayez fait ça, dit Tab.

— Calmez-vous. Je voulais simplement discuter avec vous seul d'abord. Il a un ordre de réquisition, c'est ça?

Tab secoua la tête tristement.

— Au nom du ciel, de quoi parlez-vous? demanda Shirl en les dévisageant l'un après l'autre.

Tab prit la parole.

— La justice délivre des ordres de réquisition à tous ceux qui peuvent prouver qu'ils ont besoin de se loger. Avec un ordre de réquisition, on peut chercher un appartement, une chambre ou n'importe quoi. Il suffit alors de présenter l'ordre et de s'installer. Quelquefois il y a des problèmes. En général les gens n'aiment pas qu'un étranger vienne s'installer chez eux. C'est pour ça que les porteurs d'ordres de réquisition

engagent des gardes du corps. Le type qui est ici s'appelle Belicher.

— Mais pourquoi êtes-vous venu chez nous? demanda Shirl.

— Parce que Belicher est un véritable vampire : il se promène à la morgue pour retrouver les corps, dit Andy avec amertume.

— C'est une certaine manière de voir, ajouta Tab. C'est aussi un type qui a une femme, des gosses et pas de maison...

On frappa de nouveau à la porte, et la voix aigre de Belicher se fit de nouveau entendre. Shirl comprit brusquement la raison de la présence de Tab :

— Vous êtes ici pour leur prêter main-forte. Ils ont su que Sol était mort et ils veulent sa chambre...

— Il y a un moyen de s'en tirer, reprit Andy. Si l'un de mes collègues du commissariat vivait ici, ces gens ne pourraient entrer.

Les coups sur la porte devenaient de plus en plus forts, et Tab recula d'un pas.

— S'il y avait quelqu'un ici en ce moment, ce serait parfait, quoique Belicher pourrait toujours porter l'affaire en justice : il est chargé de famille et je crois qu'il gagnerait. Je ferai ce que je pourrai pour vous aider, mais je suis toujours l'employé de Belicher. Vous connaissez la loi, Andy, alors n'essayez pas de m'empêcher.

— Allez-y! dit Andy, ouvrez la porte.

Les Belichers s'avancèrent. M. Belicher était maigre, avait une tête étroite, sans menton, et visiblement une intelligence qui n'allait guère plus loin que la faculté de signer son nom au bas d'un formulaire. Mme Belicher était une maîtresse femme; elle était précédée de ses sept enfants et attendait manifestement le huitième.

— Oh! Regarde-moi ce beau réfrigérateur! dit-elle en ouvrant sa porte.

— Ne touchez pas à ça! dit Andy tandis que Belicher le prenait par le bras.

— J'aime bien cette pièce, vous savez? Ce n'est pas grand, mais c'est joli. Et ici? demanda-t-il en désignant la porte de séparation.

— C'est ma chambre, dit Andy. N'y entrez pas.

— Pas la peine d'agir ainsi, dit l'autre d'un air de chien battu. La loi dit que je peux regarder où je veux du moment que j'ai un ordre de réquisition. Mais de toute façon cette pièce-ci est très bien. Il y a des chaises, une table, un lit...

— Tout cela m'appartient. Cette pièce sera vide, et n'importe comment, c'est trop petit pour votre famille.

— Andy! arrête-les, je t'en prie! cria Shirl.

Deux rejetons de la famille Belicher étaient en train d'arracher les plantes que Sol avait si méticuleusement fait pousser sur sa fenêtre.

Andy dut leur arracher des mains le bac qu'ils avaient déjà mis en piteux état. Immédiatement les deux garçons se précipitèrent vers la télévision en haussant le son au maximum.

Andy était pâle de colère.

— Sortez-moi ces gosses d'ici! dit-il à Belicher.

Tab s'interposa :

— C'est la loi, Andy. S'ils veulent rester ici, vous n'avez pas le droit de les mettre à la porte.

Ils commencèrent à porter les meubles dans la chambre d'Andy. Leurs pieds crissaient sur les débris des plantations qui jonchaient le sol.

IX

— Andy, il faut faire quelque chose, ces gens sont en train de me rendre folle.

— Du calme, Shirl! Ce n'est pas si grave.

Monté sur une chaise, il remplissait le réservoir avec un jerrycan. Quand il s'était tourné pour lui répondre, un peu d'eau était tombée par terre.

De l'autre côté de la cloison, le bébé pleurait, comme il le faisait continuellement, nuit et jour. Pour dormir, ils devaient se mettre des boules dans les oreilles.

— Tu entends ça? dit Shirl, assise sur le lit. Ça n'arrête jamais. Je me demande comment ils arrivent à vivre. Toi, tu n'es pas souvent là, alors tu te rends mal compte. Il doit bien y avoir un moyen de les mettre à la porte, non?

Andy avait fini et il descendit de sa chaise avec précaution. Ils avaient vendu le lit de Sol, mais tout le reste de ses affaires était encore là et il n'y avait plus la place pour faire un pas.

— Tu sais bien que j'ai essayé. Nous avons deux policiers qui sont prêts à emménager ici dès que les Belicher seront partis. Mais ils ont la loi pour eux. Nous pourrions peut-être en parler une autre fois... Il faut que je m'en aille...

— Tu essaies toujours d'éviter ce sujet. Mais, moi, je ne peux plus les supporter.

— Allons, ce n'est pas si grave. Ils font juste un peu de bruit...

— Mais tu n'entends pas? Nous n'avons plus la moindre intimité. Chaque fois qu'ils entendent le sommier grincer, ils se mettent à rire grassement. C'est insupportable. Nous ne pourrions pas déménager?

— Pour aller où? Nous avons encore de la chance d'avoir cette pièce. Sais-tu combien de gens dorment dans la rue et combien de cadavres on y ramasse chaque matin?

— Ça m'est égal. Je me fiche des autres.

— Bien... Nous en reparlerons quand je reviendrai. Ce ne sera pas long.

— Non! Je veux tirer tout ça au clair maintenant. Tu n'as pas besoin de sortir.

Il prit son manteau en essayant de rester calme.

— Cela peut attendre jusqu'à mon retour. Je t'ai dit que nous avions finalement des nouvelles de Billy Chung. Il y a des chances pour qu'il soit allé voir sa famille. Un indicateur l'a vu aux abords de Shiptown. Il faut que je voie sa famille.

— Tu n'as pas besoin d'y aller maintenant, tu m'as dit que c'était arrivé il y a longtemps et que...

— Cela n'a rien à voir. Le commissaire veut un rapport là-dessus ce matin. Alors, que pourrai-je lui dire? Que tu ne m'as pas laissé partir?

— Je me fiche de ce que tu lui diras...

— Je sais bien, mais, moi, pas. C'est mon travail, et je dois le faire.

Ils se regardèrent en silence, haletants. De l'autre côté de la cloison les deux aînés se disputaient, et le père essayait vainement de les calmer.

— Shirl, je ne veux pas me disputer avec toi. Il faut que je parte, c'est tout. Nous en parlerons plus tard.

— Oui... si je suis là quand tu rentreras.

— Que veux-tu dire?

— Je ne sais pas. Il faut que quelque chose change. Parlons-en tout de suite.

Il lui affirma une dernière fois que c'était impossible, puis sortit. Au passage, il conseilla à Belicher de faire le ménage. Cela sentait mauvais.

— Je ne peux rien faire pour la fumée. Il n'y a pas de cheminée.

— Il ne s'agit pas de la fumée, répliqua Andy. J'ai l'impression que vos enfants ont encore pris cette pièce pour des W.C...

Shirl avait raison. Ces gens étaient impossibles, et il fallait faire quelque chose. Mais quand? Elle avait vraiment l'air de ne plus pouvoir les supporter. Il leur en voulait, mais il lui en voulait aussi, à elle. Bien sûr, c'était très moche, mais il fallait accepter les choses comme elles étaient. Lui, il travaillait quatorze heures par jour, et c'était bien pire que de rester assise à écouter les cris des gosses.

La rue était sombre. A Shistoum, tout était gelé, et il dut faire attention à ne pas glisser en empruntant les passerelles qui reliaient les bateaux les uns aux autres.

Il trouva facilement l'appartement des Chung et reconnut la femme qui lui ouvrit la porte. C'était la sœur de Billy. La mère était assise dans un fauteuil contre le mur, l'air effrayé, serrant contre elle un des jumeaux. Personne ne lui dit un mot.

Décidément ces gens adoraient la police! Il remarqua que chacun regardait vers la porte intérieure d'un air anxieux. Qu'est-ce qui les inquiétait?

Il alla fermer la porte d'entrée. Non, c'était impossible... Pourtant, la nuit où l'on avait presque pincé Billy Chung, il avait fait le même temps. Avait-il bien choisi son moment?

La porte de la chambre s'ouvrit soudain, et Billy Chung en sortit, ouvrant la bouche pour commencer

une phrase. Il aperçut Andy et s'arrêta, comme foudroyé.

— Vous êtes en état d'arrestation, dit Andy en cherchant à attraper ses menottes dans sa poche.

— Non! hurla Billy en sortant un couteau de sa ceinture.

La vieille femme se mit à hurler. La sœur se précipita vers Andy en essayant de lui crever les yeux. Il lui attrapa le bras en la repoussant violemment.

— Jette ça! cria-t-il à Billy en reculant vers la porte. Tu ne peux pas sortir d'ici!

Il saisit son revolver et voulut tirer un coup de semonce en l'air mais réalisa immédiatement que la balle, ricochant sur les parois de métal, pouvait toucher les deux femmes ou les deux enfants qui étaient dans la pièce.

— Arrête, Billy! Tu ne peux pas sortir d'ici!

Il pointa son arme vers le gosse qui avançait toujours, le couteau à la main.

Andy avait visé la jambe mais Billy se baissa. La détonation du calibre 38 résonna dans toute la pièce. Le gosse s'écroula, son couteau tombant aux pieds du policier. Personne ne bougea, sauf Andy qui se pencha pour attraper le poignet de Billy.

Quelqu'un frappa à la porte et il alla ouvrir.

— Je suis officier de police. Envoyez quelqu'un à la circonscription 12-A à la Vingt-Cinquième Rue. Dites que Billy Chung est ici. Il est mort.

Une balle dans la tempe. Du même côté que Mike O'Brien.

La suite fut pénible. Billy, lui, n'était plus qu'un cadavre. Mais la mère et la sœur piquèrent une crise de nerfs tandis que les deux jumeaux sanglotaient. Finalement Andy demanda à des voisins de les emmener tous. Il resta seul avec le corps jusqu'à ce que Steve

Kulozik et un policier en uniforme arrivent. C'était un accident, rien d'autre. Si le gosse ne s'était pas baissé, il aurait pris la balle dans la jambe, et tout se serait bien terminé. De toute façon la police se moquait bien de Billy Chung. Maintenant l'affaire était classée. Mais les deux femmes... Eh bien, elles le haïraient. Elles feraient de leur fils un martyr. Tant mieux, ou tant pis...

Il était plus de minuit quand Andy rentra chez lui. Le transport du cadavre et la rédaction du rapport avaient pris beaucoup de temps. Comme à leur habitude, les Belicher n'avaient pas fermé la porte d'entrée. Leur chambre était sombre et il dut allumer sa lampe-torche. Au passage, il regarda leurs corps recroquevillés, les yeux ouverts. Ils étaient éveillés — mais, pour une fois, calmes, même le bébé. En mettant la clé dans la serrure de la porte communicante, il entendit des gloussements. De quoi pouvaient-ils bien rire?

En poussant la porte, il se rappela brusquement ses discussions avec Shirl, et une pointe d'angoisse lui fit battre le cœur.

Il promena le faisceau lumineux de sa lampe sur les chaises vides, le lit inoccupé. Shirl n'était pas là. Mais cela ne voulait rien dire. Elle pouvait tout simplement être allée aux toilettes, au rez-de-chaussée, c'est tout...

Mais il savait bien, avant même d'ouvrir la penderie, que les vêtements n'étaient plus là. Les valises non plus.

Elle non plus.

X

— Que voulez-vous? Vous savez que M. Briggs est un homme occupé. Je suis moi aussi un homme très occupé. Nous n'aimons pas beaucoup vos coups de téléphone qui ressemblent par trop à des convocations. Si vous avez quelque chose à dire à M. Briggs, allez le lui dire vous-même!

L'homme au regard froid était dans l'encadrement de la porte de la chambre, parlant au juge Santini qui, du fond de son lit surchargé d'oreillers et de couvertures, tremblait de tous ses membres.

— Je suis désolé. Mais je ne peux plus sortir. Quand un homme de mon âge a un infarctus, il doit se surveiller. Je ne peux plus monter les escaliers de l'Empire State Building. Entre nous soit dit, Schlachter, je ne peux pas dire que je le déplore...

— Que voulez-vous, Santini?

— Billy Chung a été retrouvé. Vous savez, le gosse qui a tué le Gros Mike...

— Et alors?

— Nous soupçonnions qu'il soit en relation avec Nick Cuore. Maintenant nous ne le saurons jamais. Il est mort.

— Cela n'intéresse plus M. Briggs. Nous avons maintenant la preuve que Cuore n'a jamais pensé à venir à New York. Il est à Paterson...

Une fois son visiteur parti, le juge Santini se sentit épuisé. La nouvelle année commençait dans deux semaines. 1^{er} janvier 2000. C'était une date étrange. Il sonna Rosa pour qu'elle lui apporte ses médicaments. Qu'est-ce qu'il verrait de ce nouveau siècle?

XI

— Le commissaire veut te voir.

Andy n'avait pas bien dormi. Il était fatigué. La mort de Billy Chung, le départ de Shirl, tout cela dans la même nuit. Où pourrait-il aller la chercher? Et comment la convaincre de rentrer tant que les Bellicher étaient là? Comment se débarrasser d'eux? Questions sans réponses qu'il se posait sans cesse. Il frappa à la porte du commissaire.

— Vous vouliez me voir?

Le commissaire Grassioli secoua la tête en avalant un comprimé qu'il fit passer avec une gorgée d'eau.

— Cet ulcère finira par me tuer. Vous avez déjà entendu parler de quelqu'un qui serait mort d'un ulcère?

Il n'y avait pas de réponse à ce genre de question. Andy se demanda pourquoi le commissaire faisait ainsi la conversation. Ce n'était pas son genre.

— Dans les hautes sphères, on n'apprécie pas beaucoup la mort du petit Chinetoque. A Centre Street, on pense que vous avez perdu trop de temps avec cette affaire.

— Mais... on m'avait mis là-dessus à plein temps. Vous m'aviez dit...

— Ce que je vous avais dit n'a aucune importance, grogna Grassioli. Le Conseil municipal a cessé de s'in-

téresser au meurtrier du Gros Mike. En plus, ils ne veulent pas couvrir la mort de Billy Chung. Ça me tombe sur le dos.

— On dirait plutôt que ça tombe sur le mien.

— Là-bas, on pense que vous en vouliez personnellement aux Chinetoques, et que vous l'avez descendu au lieu de l'arrêter.

— Mais vous leur avez dit que j'avais agi sur ordre, n'est-ce pas? que je l'ai tué accidentellement? Tout cela est dans mon rapport...

— Je n'ai rien dit du tout. Ces gens-là n'écoutent rien. Pour vous dire la vérité, Rush, dans l'intérêt de toute la police, je vais être obligé de vous décerner un blâme. Je vous remets en uniforme pour six mois, jusqu'à ce que l'affaire soit oubliée...

— Je n'attendais pas de félicitations dans cette affaire, mais je ne m'attendais pas à ça. Je pourrai demander l'arbitrage d'une commission d'enquête...

— Je ne vous le conseille pas. Sinon pour vous, du moins dans l'intérêt de la circonscription. Attendez six mois et tout ira bien. Dans une enquête, vous n'auriez aucune chance. Vous seriez probablement viré, et moi aussi. Vous êtes un bon flic, Andy, et il n'y en a pas tant que ça.

Il y eut un long silence. Le commissaire regardait par la fenêtre.

— Bon. Je ferai ce que vous voulez.

XII

— Dans une demi-heure, nous changeons de siècle, dit Steve Kulozik en frappant du pied la chaussée verglacée. J'ai entendu un type à la télé qui disait que le nouveau siècle ne commençait en fait que l'année prochaine, mais il devait être dingue. Regarde-moi ça!

Sur la façade du building du Times, le journal lumineux défilait, en lettres de deux mètres de haut :

RUMEURS SUR FAMINE EN RUSSIE NON FONDÉES
DIT GALYGINE — MESSAGE PRESIDENTIEL
DEMAIN MATIN — SUPERSONIQUE
S'ECRASE EN BAIE DE SAN FRANCISCO —

Andy commençait à s'habituer au port de l'uniforme, tout en se sentant mal à l'aise lorsqu'il était séparé de ses camarades.

— Qu'est-ce que tu fais ici? demanda-t-il à Steve.

— La même chose que toi. On craint une émeute.

— Il fait trop froid et...

— Mais il y a des bandes de dingues qui se promènent dans toute la ville en proclamant partout que c'est le jour du Jugement, le dernier Millénaire, et des sornettes du même genre. Je crois qu'ils vont être déçus.

— C'est nous qui le serions, s'ils avaient raison...

La foule commençait à se rassembler devant l'écran lumineux.

23 : 38 — 22 MINUTES AVANT NOUVEL AN —

— C'est la fin de l'année, et la fin de mon service. J'ai donné ma démission à Grassy. Je lui avais promis de ne pas en parler avant ce soir. J'ai signé un engagement pour être gardien dans un pénitencier à la campagne. Je vais enfin pouvoir manger à ma faim...

— Steve! Ce n'est pas possible!

— Si. Je ne veux plus entendre parler de cette ville! Là-bas, ils ont besoin de policiers expérimentés. Ils paient bien. Pourquoi n'en ferais-tu pas autant?

— Non. Je ne sais pas très bien pourquoi je reste ici, mais je veux y rester. C'est... mon devoir.

— Comme tu veux.

Andy leva son bâton en signe d'adieu à Steve qui se perdit dans la foule.

23 : 59 UNE MINUTE AVANT LE NOUVEL AN

— C'est la fin du monde!

Andy donna à l'homme un coup avec la pointe de sa matraque, et l'autre en oublia pour un instant la fin du monde.

Un son de cloche, amplifié par les nombreux haut-parleurs répartis sur la place, entraîna les clameurs de la foule :

VIVE LA NOUVELLE ANNEE!

VIVE LE NOUVEAU SIECLE!

Sur l'écran lumineux, la pendule, qui avait remplacé pendant quelques instants les lettres géantes, céda la place à un immense portrait du Président. Il prononçait un discours, mais on n'entendait rien à cause des hurlements de joie de la foule en liesse.

Andy entendit soudain un sifflet de police dans la direction de la Quarante-deuxième Rue. Il courut du plus vite qu'il put. Devant un policier, un homme de grande taille était étendu de tout son long sur la chaussée, les mains autour de sa tête, comme pour se protéger. Andy l'aïda à se relever.

— « Et Dieu effacera les larmes de leurs yeux »,

« Et il n'y aura plus ni mort, ni chagrin, ni douleur. Et Il s'assoira sur son trône... »

— Eh bien, allez-y! dit Andy. Rentrez chez vous, maintenant.

— Chez moi? (Peter cligna des yeux comme s'il voulait bien se pénétrer de cette idée.) L'univers n'est plus. Le Millénaire est accompli. Voici l'heure du Jugement. Le Christ va revenir et installer son Royaume de Gloire...

— Vous devez vous tromper de siècle, dit Andy en soutenant le vieillard qui tentait de sortir de la foule. Le nouveau siècle a déjà commencé et rien n'a changé.

— Le monde doit finir! dit Peter d'une voix de supplicé. Comment donc pourrait-il continuer encore mille ans ainsi? Comment le pourrait-il? COMMENT?

La foule les sépara, et Andy reprit son chemin.

Maintenant que leur enthousiasme était parti, les gens commençaient à souffrir du froid et se dispersaient rapidement. Au coin de la Quarante-quatrième Rue, les employés de l'hôtel *Astor* avaient réservé un espace de telle sorte que les vélo-taxis puissent se ranger le long des trottoirs encombrés de femmes en manteaux de fourrure et d'hommes en costumes de soirée. Il devait sans doute y avoir une grande réception.

En se retournant, Andy aperçut Shirly qui attendait un taxi. Il ne remarqua pas la personne qui était avec elle, ni la façon dont elle était habillée. Il ne vit que son visage, son sourire, et ses mouvements gracieux quand elle s'engouffra dans une voiture.

La neige s'était mise à tomber et la place était maintenant presque complètement dégagée. Andy n'avait plus de raison de rester. Il s'engagea dans la Septième Avenue, tournant le dos à l'écran lumineux :

NOUS SOMMES 344 MILLIONS DE CITOYENS

VIVE LE NOUVEAU SIECLE!

VIVE LA NOUVELLE ANNEE!

« Composition réalisée en ordinateur par INFORMATYPERERVICE »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 10-03-1975.
18245 - N° d'Éditeur 939, 1^{er} trimestre 1975.